

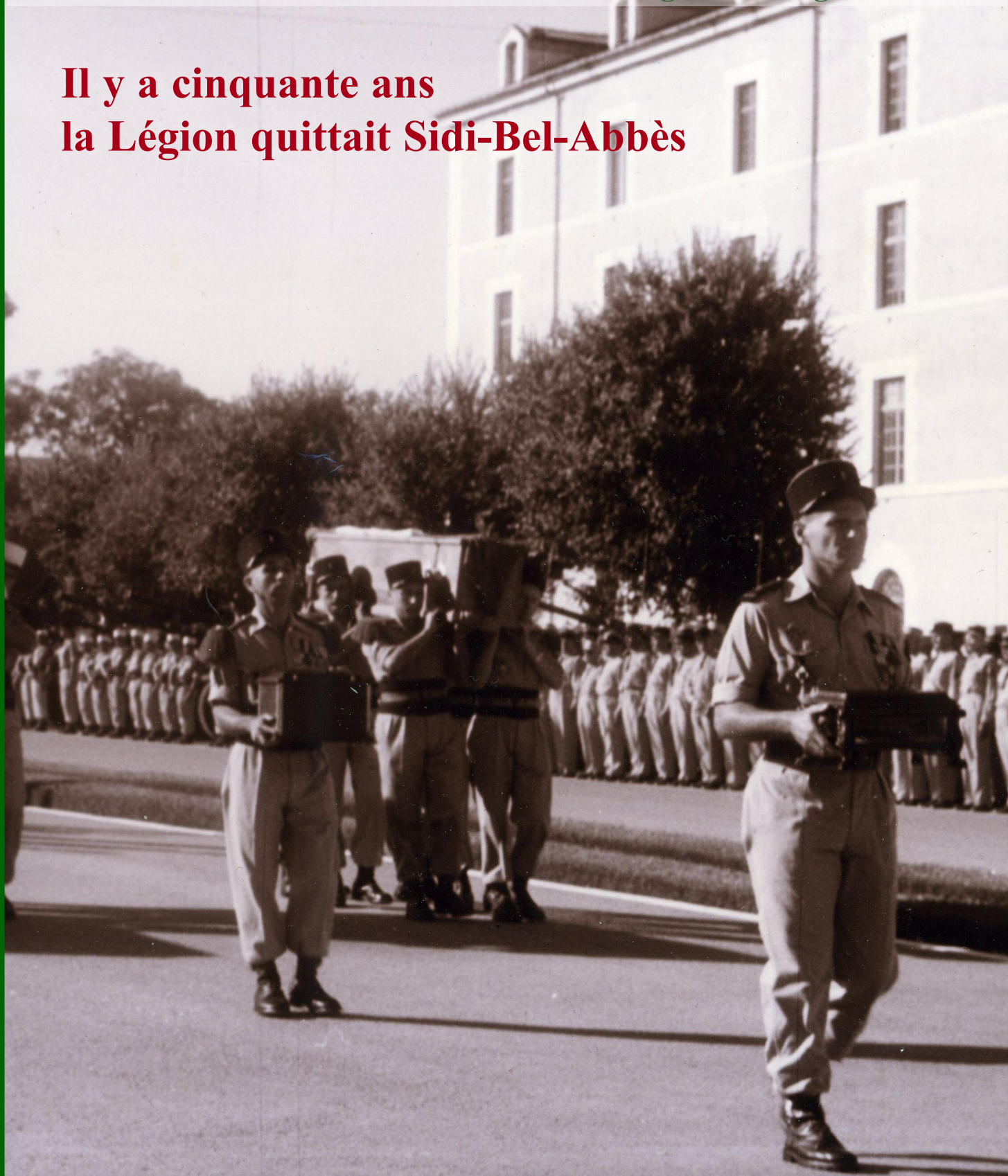


LE TRAIT D'UNION DE L'A.A.L.E.P.



Le Journal de l'Amicale des Anciens de la Légion Etrangère de Paris

**Il y a cinquante ans
la Légion quittait Sidi-Bel-Abbès**



Septembre 2012 - Numéro 84

1962-2012 50 ANNÉES SÉPARENT CES PHOTOS



A droite, «la boule» à Sidi-Bel-Abbès en 1939, à gauche une carte postale des années trente



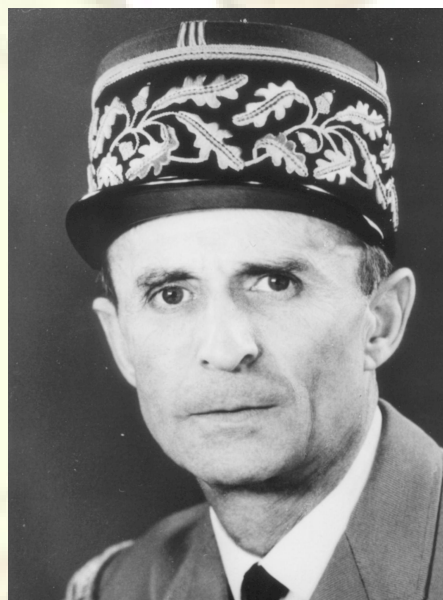
La même installée sur la nouvelle place d'armes à Aubagne

SOMMAIRE

Numéro 84 - Septembre 2012

- 3 Editorial**
- 4 Informations pratiques**
- 5 Carnet familial**
- 5 Echos de la vie estivale de l'Amicale**
- 6 Activités à venir**
- 7 Récits des anciens**
 - 7 De Bel-Abbès à Aubagne et à la Corse**
- 10 Promenade en plaine des joncs**

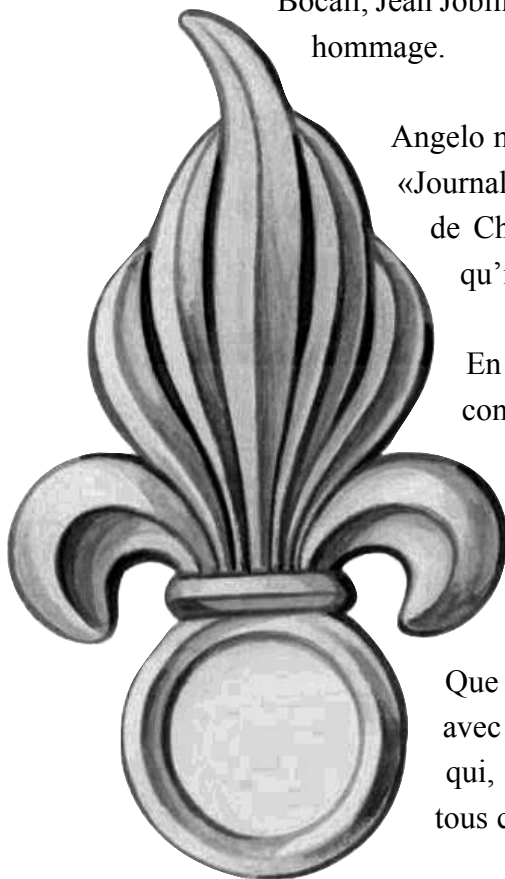
Le Général Albéric Vaillant, alors colonel commandant le 1^{er} R.E.I. qui organisa le transfert



ÉDITO

L'été touche à sa fin, la fraîcheur revenue et le repos terminé, nous reprenons le rythme soutenu de nos activités. André Matzneff et Jean Michel Lasaygues luttent contre la montre pour sortir le Trait d'Union dès que possible.

Durant cette période estivale, trois de nos camarades nous ont quittés : Angelo Bocali, Jean Joblin et Joseph Korinek. Prévenue à temps l'Amicale leur a rendu hommage.



Angelo n'était plus de ce monde lorsque son nom a été publié dans le «Journal officiel», parmi les nouveaux promus du 14 juillet au grade de Chevalier de l'Ordre National de la Légion d'Honneur. Dire qu'il a tant lutté contre la mort pour vivre cet événement !

En dressant un bilan de tous nos membres actifs, nous avons constaté que nous n'avons plus de contacts avec bon nombre de nos camarades surtout parmi les grands anciens mais aussi parmi les plus jeunes. Cette année, il nous faut donc donner priorité pour avoir des nouvelles et rétablir les relations car il y a toujours des solutions s'il y a des problèmes.

Que chacun d'entre nous prenne son téléphone et appelle ceux avec lesquels il était proche puis informe le bureau de l'Amicale qui, de son côté, va entreprendre des démarches. Nous sommes tous concernés.

Vous allez constater au calendrier de nos activités de fin d'année plusieurs manifestations avec les autres amicales de l'Ile de France : venez nombreux et faites le savoir en temps utile au bureau de l'Amicale ne serait-ce qu'en envoyant votre chèque dans les délais si vous comptez partager le repas. Cela facilitera le travail du trésorier.

Enfin, nous aurons deux grands événements d'ici l'été prochain : le 150^{ème} anniversaire du Combat de Camerone et le 29^{ème} congrès de la F.S.A.L.E. à Orange, les 31 mai, 1^{er} et 2 juin 2013. Ce sera l'occasion de saluer une dernière fois le général Rideau qui quittera la présidence de la F.S.A.L.E. et de souhaiter la bienvenue à son successeur qui viendra d'être élu.

**Vive «La Légion»,
(114^{ème} année de son existence)
Benoît Guiffray**

VIE DE L'AMICALE

RÉUNIONS :

Les réunions de l'Amicale sont mensuelles sauf en juillet et en août.

Elles ont lieu en principe tous les 3^{ème} **samedi** du mois, mais le Secrétaire Général vous fera savoir par courrier à chaque fois, la date et l'horaire de la réunion.

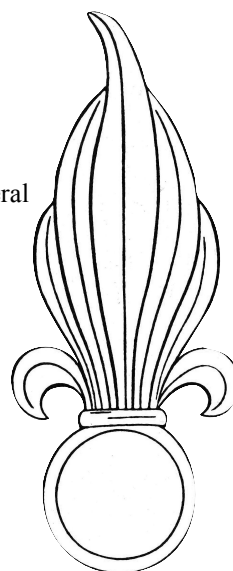
A l'issue, un repas non obligatoire, est pris par les participants qui veulent ainsi prolonger le contact amical.

Le Siège Social de l'Amicale est fixé au Siège de la Fédération des Sociétés d'Anciens de la Légion de la Légion Étrangère : 15, avenue de la Motte Picquet - 75007 PARIS.

Permanence : tous les vendredi après-midi de 14 à 17h, sauf en août et les jours fériés, au siège de l'Amicale, 15 avenue de La Motte-Picquet 75007 Paris (dans la cour, au fond du couloir d'entrée) ; entre les stations de métro Ecole Militaire et La Tour-Maubourg.

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Colonel Pierre JALUZOT (†)	Président d'honneur
Sauveur AGOSTA	Vice-président honoraire
Benoît GUIFFRAY	Président
André MATZNEFF	Vice-Président
Alain MOINARD	Secrétaire général et Trésorier général
Alfred BERGER	Porte-Drapeau
Eric AGULLO	Membre
Jacques BONNIN	Membre
Sylvin BOURGEOIS	Membre
Patrick DAVID	Membre
Pascal GEORGES-PICOT	Membre
Philippe TAYLOR	Membre
Jacques TUCEK	Membre



Pour une inscription nouvelle :

Votre chèque de cotisation ou de don est à libeller à l'ordre de "La Légion" A.A.L.E.P. et à adresser au Secrétaire Général de l'A.A.L.E.P. - 15 avenue de La Motte Picquet - 75007 PARIS qui vous enverra ou vous remettra à la prochaine réunion, votre carte d'adhérent.

- **Lettre de "la Légion"** Amicale des Anciens de la Légion Etrangère de Paris
15, avenue de la Motte-Picquet 75007 Paris
- Publication paraissant plusieurs fois par an, qui ne peut être vendue
- **Directeur de la publication** : Benoît Guiffroy président de la Légion A.A.L.E.P.
- **Rédacteur en chef** : André Matzneff
- **Directeur artistique** : Jean-Michel Lasaygues
- **Crédit photos** : Marc Merrheim, ECPAD, Zygmunt Jatczak (<http://www.legia-cudzoziemska.pl/>), Olivier Duhamel (Souvenirs du Lieutenant Lescastreyres : www.duhamel.bz).
- **Fabrication** : "APOSIT" 79 rue de la Cerisaie, 92700 Colombes
- **Date du dépôt légal** : à la parution
- **Numéro I.S.S.N.** : 1635-3250

CARNET FAMILIAL

DEUIL

Le 5 septembre 2012, à Colombes, adieu au légionnaire Joseph Korinek

Joseph Korinek, l'Amicale des Anciens de la Légion étrangère est là cet après midi pour un dernier hommage et un ultime adieu.

Vous êtes né le 20 juillet 1928 en Tchécoslovaquie où vous passez vos années de jeunesse et vivez les grands soubresauts de la seconde guerre mondiale. Celle-ci terminée, à l'âge de dix huit ans, vous quittez votre pays et trouvez refuge en France où vous souscrivez un engagement dans la Légion Etrangère, pour cinq ans, d'août 1946 à juillet 1951. Vous y servez avec Honneur et Fidélité, au 1^{er} Régiment Etranger en Algérie puis au 2^{ème} Etranger en Indochine. La distinction de légionnaire de 1^{ère} classe puis le grade de caporal, la Médaille Coloniale avec agrafe Extrême Orient et enfin la Croix du combattant attestent de l'excellence de votre manière de servir.

Rendu à la vie civile, vous suivez les cours de l'Ecole des Arts et Métiers et devenez ingénieur ; naturalisé français en juillet 1953, vous fondez une famille jusqu'au jour récent où, une grave et longue maladie vous a arraché à vos proches, vivant ces moments douloureux avec un grand stoïcisme. Toujours resté attaché à la Légion Etrangère, vous nous aviez rejoints à l'Amicale pour garder bien vive cette petite flamme allumée au fond de vous-même par votre engagement. Joseph Korinek, nous avons partagé ensemble de nombreux moments d'émotions que nous n'oublierons pas. Nous partageons la peine de votre épouse et de tous vos proches auxquels nous présentons nos condoléances. Nous vous assurons aussi que votre épouse trouvera toujours auprès de l'Amicale un réconfort, chaque fois qu'elle en éprouvera le besoin. Adieu notre camarade, adieu caporal Korinek, dans l'Honneur et la Fidélité.

Adieu à Jean Joblin

Un autre brave, vient de nous quitter : Jean Joblin. Ancien du 3^{ème} R.E.I. où il servit en Indochine sous les ordres notamment du Général Letestu (alors Capitaine) Jean était une figure de l'Amicale et des Gueules Cassées dont il fut, des années, porte Drapeau de la délégation de Tours. D'un caractère entier et parfois rude de vrai Légionnaire, il faisait preuve à chaque occasion de sa gaité de sa disponibilité et de sa générosité. Saviez vous que lors de trois méchouis à Moussy ce fut lui qui nous offrit le délicieux vin de Tourraine qui accompagna nos agapes ?

Le Légionnaire Jean Joblin était Officier de la Légion d'honneur, Médaillé Militaire, sa Croix de Guerre des T.O.E. était ornée de deux citations dont l'une à l'ordre de l'Armée. A sa veuve, à ses enfants, l'Amicale présente ses condoléances émues et fraternelles.



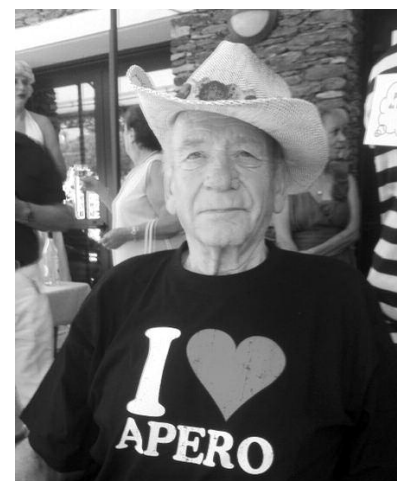
ÉCHOS DE LA VIE ESTIVALE DE L'AMICALE

Reçu deux lettres de l'adjudant chef (er) Clément Ragot, celle du 5 août 2012 :

«J'ai déjeuné ce midi au Coudon en compagnie de Berger et Mireille ; ils vont bien tous les deux et vous adressent leur meilleur souvenir». Puis il raconte : «En janvier 2010, à l'occasion de son 80^{ème} anniversaire, Alfred avait reçu de la part de Jean Philippe Rothoft «un magnum de champagne» portant une magnifique étiquette ; œuvre du donateur et ainsi rédigée : Cuvée 1954. Médaille d'or, réserve Diên-Biên-Phú. Au-dessous, l'effigie d'Alfred en grande tenue de porte drapeau de l'Amicale.

Lors de la remise de sa magnifique médaille, le 27 avril dernier, Alfred avait annoncé son intention de faire passer prochainement de « vie à trépas » cette très fameuse bouteille, en bonne compagnie. Aussi, pour ce faire, rendez vous fut fixé au Coudon, samedi 14 juillet.

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés autour d'une très bonne table « Réservée Légion » avec trois anciens adjudants-chefs de Légion Farkas, son épouse, Patrino, et Ragot ainsi qu'Isabelle directrice du centre, Julien et sa fille. Comme il se doit. «La poussière», et «Le Boudin» débutèrent le repas dans une ambiance excellente du début à la fin».



La seconde, intitulée «Les dernières nouvelles du Coudon»,

«Du 16 au 19 août, notre ami Alfred et Mireille ont eu le plaisir de recevoir la visite de Jean Philippe Rothoft accompagné de son épouse.

Mireille, qui n'a pas vraiment de chance, venait de tomber malencontreusement en début de semaine, se retrouvant avec trois côtes cassées. Ces trois jours ont passés très vite, trop vite même avec un programme historique très chargé et intéressant, en compagnie de Clément Ragot :

- le jeudi 16, d'abord, une visite au Mont Faron ;
- le dimanche 19 matin, un circuit varié avec un passage à la Tour Royale, au port de Toulon suivi d'un crochet au Pradet, au Pin de Galle et aux Oursinières, en contre bas des forts de la Gavresse et de la Colle Noire puis, repris en sens inverse : l'itinéraire épique suivi il y a 68 ans, en août 1944 par la 13^{ème} D.B.L.E., le fort de la Carqueiranne, le Mont des Oiseaux, les salines de Hyères...

De retour au Coudon, repas rapide puis c'est déjà l'heure de se diriger vers la gare de Toulon mais, c'est promis, Jean Philippe Rothoft et Josiane reviendront»

Rappel historique : la 13^{ème} DBLE en Provence au mois d'août 1944

Lors des durs combats de la Campagne d'Italie en mai et juin 1944, notamment à Radicofani, la 13^{ème} D.B.L.E. perd près du quart de ses effectifs. Aussi, le Régiment est mis en repos dans la région de Tarente pour se reconstituer.

Dans la nuit du 16 au 17 août, la 13 débarque à Cavalaire participant ainsi à la libération de Hyères et de Toulon à partir du 20 août. Le Régiment se distinguant tout particulièrement le 20 dans les combats des Salines de Hyères ; sur les pentes sud du Mont des Oiseaux (à proximité de l'Allemanare les 22 et 23 enfin, lors de l'assaut du fort de la Colle-Noire au Pradet le 24 août.

**ACTIVITÉS A VENIR**

Le conseil d'administration avait envisagé d'organiser en octobre une visite de trois jours soit au 4^{ème} R.E. soit au 2^{ème} R.E.I. Le projet doit être reporté d'un an en raison d'un calendrier bien rempli pour les mois à venir, ce d'autant que le 30 avril nous célébrerons le 150^{ème} anniversaire du Combat de Camerone et que la FSALE organise son 29^{ème} congrès les 31 mai, 1^{er} et deux juin 2013 à Orange dans le Vaucluse. Nous y participerons aussi nombreux que possible.

Pour que chacun puisse s'organiser, vous trouverez ci-après le calendrier prévisionnel des activités de l'Amicale de Paris pour les cinq mois à venir ainsi que le programme du congrès à Orange.

Programme prévisionnel des activités de l'Amicale de septembre 2012 à janvier 2013

- **Vendredi 28 septembre 2012** à 11h, inauguration de la rue Ponticelli à Nogent: une délégation des Amicales de Paris et d'Ile de France sera présente. A l'issue de la cérémonie, nous souhaiterions prendre le repas de midi au mess du GRLE, l'effectif sera probablement d'une trentaine de personnes. Martial Musy adjoint d'Alain Moinard est chargé d'organiser ce repas.

- **Mercredi 17 octobre 2012** au fort de Nogent l'amicale tiendra sa réunion mensuelle entre 11 et 12h. Elle sera suivie d'un repas de cohésion au mess précédée d'un "pot de l'amitié"; effectif prévisible, une quarantaine de personnes. Nous souhaiterions pouvoir disposer de la salle de cinéma pour la réunion entre 11h et midi. Merci de vous inscrire avant le 8 octobre en envoyant un chèque de 15 euros par personne au trésorier de l'A.A.L.E.P. 15, avenue de la Motte Picquet - 75007 PARIS.

- **Le samedi 24 novembre** (date à préciser) vers 10 h 30 : cérémonie du souvenir au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois où sont inhumés le général Pechkoff et la comtesse de Luard marraine du 1^{er} R.E.C. et bon nombre d'anciens légionnaires. Suivra un repas d'amicale au café restaurant «l'Eléphant», non loin du cimetière dans le quartier de Liers.

- **Vendredi 7 décembre 2012**, au fort de Nogent, prise d'armes "*par et pour*" les Anciens, avec évocation historique, prise d'armes et buffet. Effectif comprenant les membres des autres amicales de l'Île de France à préciser ultérieurement; rien de définitif avant une réunion commune avec le Colonel Dupont et le Colonel Morvan.

- **Début janvier** : Fête traditionnelle des Rois avec la FSALE: (Date à préciser par la FSALE)

- 1) entre 12 et 14h repas des amicales de l'Île de France au mess séparément de la FSALE, environ 30 personnes; effectif précis, huit jours avant;
- 2) à l'issue: galette des rois commune avec la FSALE et visite de la crèche;

**29^{ème} Congrès de la F.S.A.L.E. à Orange (Vaucluse)
31 mai, 1^{er} et 2 juin 2013**

- **1^{er} jour** : * Accueil au cercle mess des sous-officiers du 1^{er} R.E.C. Installation dans les hôtels retenus.

- **2^{ème} jour** : * Prise d'armes en ville à 16 h 30 avec le 1^{er} R.E.C. et la musique de la Légion Etrangère Pot de bienvenue ;
* Le soir, concert de la Musique de la Légion Etrangère dans le théâtre antique d'Orange.

- **3^{ème} jour** : * Assemblée générale à 9 h ; matinée touristique pour les épouses
* 12 h 30 : pot avec les autorités ;
* L'après midi reprise de l'Assemblée générale ; film ; réunion du conseil d'administration;
* 17 h 30 Cérémonie et dépôt de gerbes au cimetière Légion de Condolet.
* Le soir, soirée de gala

Dimanche 2 juin, office religieux à 9 h 30 ;
* fin du congrès et dislocation
* Possibilités de déjeuner à Puyloubier.

Les dossiers d'inscription parviendront à l'Amicale début février ; ils seront aussitôt dispatchés auprès des membres qui auront fait connaître leur intention de participer au congrès et seront retournés à l'Amicale dans les meilleurs délais pour être remis à la F.S.A.L.E. avant le 1^{er} mars 2013.

RÉCIT DES ANCIENS

DE BEL-ABBES A AUBAGNE ET A LA CORSE

Par le Général d'armée Albéric Vaillant

Ceux qui ont vécu la fin de l'Algérie et la transplantation du 1^{er} R.E. ne peuvent assister aux cérémonies de Camerone à Aubagne sans une grande satisfaction. Ils pensent au pari engagé par eux, il y a vingt-cinq ans, et gagné par ceux d'aujourd'hui sur l'avenir de la Légion.

On en donnait pas cher à l'époque. «*Une Légion pourquoi faire ? me disait un augure influent, a-t-on les moyens de s'offrir des images d'Epinal ?*» La Légion, par son attitude, a bien contribué à son maintien mais le pari aurait été perdu quand même sans Monsieur Messmer et, avec lui, le Général Olié

et le Général Lefort. On doit le rappeler ici avec reconnaissance.

[...]

Le 1^{er} R.E. comptait alors cinq mille hommes et cent cinquante ans d'accumulations diverses. Pour organiser un tel embarquement, le chef d'état-major Bertany, «*homme-orchestre*», avait de quoi se multiplier. On était convenu que le Lieutenant-colonel Fuhr, avec le Groupement d'Instruction (le 2^{ème} R.E. en 1988), irait en Corse, tandis que ce qui correspond au 1^{er} R.E. actuel resterait en zone

marseillaise. Le rôle du Lieutenant-colonel Fuhr était d'autant plus difficile qu'il ne disposait que de dix jours et que rien n'était prêt, ni pour l'embarquer, ni pour l'accueillir en Corse.

La maison Danzas avait l'exclusivité des déménagements mais ni cadre, ni emballage à pied d'œuvre. La Légion dut en fabriquer en toute hâte ou s'en procurer par débrouillardise. Il reviendrait au Général Fuhr de raconter son odyssée de Mascara à Corte et Bonifacio, dans un pêle-mêle de deux mille légionnaires, de cent cinquante familles, de matériels et d'emballages hétéroclites, le tout jeté sur le rivage corse quasiment par surprise. On ne l'attendait pas ce jour là... En Corse, comme à Bel-Abbès, la Légion montra que bien que quand tout est perdu, il reste encore la manière de faire face au mauvais sort. Elle sut le faire avec le souci des apparences et de ne rien abandonner.

On récupéra tous les monuments aux Morts dont, bien entendu, «*la boule*». Ce fut le plus difficile. Le socle de béton était d'une dureté incroyable. Il fallut dix jours et combien de marteaux-piqueurs, aux braves pionniers, pour faire table rase.

La dernière prise d'armes fut celle du départ des trois cercueils du Général Rollet, du Prince Aage et du Légionnaire Zimmermann. On avait étudié le cérémonial pour qu'il soit simple et impressionnant. Il le fut, en présence du commandant en chef, des généraux Simon et Lefort, de tous les chefs de corps et drapeaux de Légion. La cérémonie évoquait bien la fin d'un passé et le lien avec un avenir encore incertain. Y assistait également la demi-douzaine de sous-lieutenants de la «*Jeanpierre*», tout juste affectés, et qu'on voulait maintenir à Marseille. Nous tenions beaucoup à leur présence. Ils seront les



Le Lieutenant Jean-Marie Selosse

derniers à pouvoir évoquer Bel-Abbès et n'étaient-ils pas le point de départ de la nouvelle Légion ? Derrière ce décor on clouait des caisses jour et nuit. En septembre 1962 vint le tour du dernier carré. La veille au soir, on entassa du vieux bois sur l'emplacement du monument disparu. On y mit le feu. Le Lieutenant Selosse déclama tout le poème de Borelli et jeta son fanion dans le brasier. Tel était le vœu de Borelli : son fanion ne devait pas quitter Bel-Abbès.

Après quoi, on dansa toute la nuit et revêtit la tenue de combat au petit jour. Devant le dernier carré fut lu

l'ordre du jour du Général Lefort. Les camions s'avancèrent dans ce qui avait été la voie sacrée, jeep du colonel en queue et le convoi roula vers Oran où l'attendait le chef-de-bataillon Arnaud de Foïard et le 2^{ème} R.E.P., et le Sidi-Bel-Abbès, pour la traversée. Grâce à l'Amiral Lorrain, qui avait ajouté au tonnage prescrit deux voyages de bateau clandestins, la Légion ne laissa rien derrière elle.



Le départ des 3 corps précédé par l'Adjudant-chef Janos Kemecei portant «*la Main*»

Le camp de la demande n'avait rien de son allure actuelle. Des baraquements légers et vétustes le remplissaient. Canalisations d'eau crevées... chauffage inexistant... éclairage intermittent... cuisines impraticables... château à l'abandon... Pour faire bonne mesure, l'hiver s'annonçait rude. Les officiers et leurs familles s'entassaient à Gémenos, Chez Mado, vieille chanteuse qui croyait nous remonter le moral en nous chantant «*Mon Légionnaire*». Les conditions de vie des familles et des légionnaires, comprimés dans leurs baraques, furent très dures en cet hiver 62-63 et la Corse était encore plus mal lotie.

Pour les familles, le S.M.O.L.E. (le S.M./F.E.L.E. de l'époque) s'était porté acquéreur de quelques dizaines d'appartements mais ils étaient en construction... le génie n'avait que des plans, vie de bohème ;.. mais pour combien de temps ? Le commandement n'en pouvait plus mais... Nous lui posions d'ailleurs des problèmes qui l'offusquaient : nous avons ramené «*ces dames*» de Sidi-Bel-Abbès. Où les mettre ? Des caïds revendiquaient leur monopole et menaçaient de faire du tapage. La subdivision se disait écœurée par ce genre de problème... On écœura finalement Puylobier, dernier refuge possible.

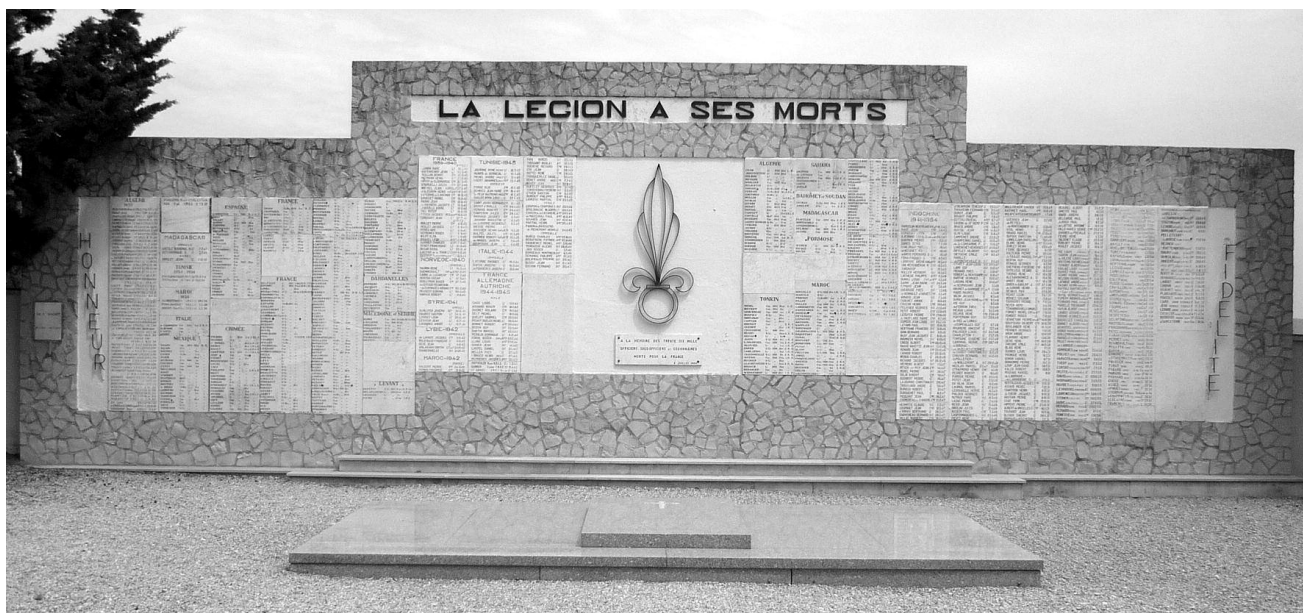
Autre embarras, la compagnie de discipline. Il y avait mise en demeure de la dissoudre immédiatement et ce n'était pas le moment ! On transigea sous condition d'une survie très discrète dans un endroit secret – à trouver. On trouva le coin très discret en plein Marseille, au haut-fort Saint-Nicolas, où elle survécut calmement, en forgeant par exemple les lustres du château.

Ce n'était là que du folklore Légion. Le moral subissait d'autres assauts plus sérieux. Une lourde

suspicion pesait sur la Légion, due à la fois aux légendes qui l'assimilaient aux «*Bat d'af*» et à l'O.A.S. qui ne désarmait pas. Le régiment aurait dû s'installer à Hyères. Le maire «*bien-pensant*» se récria : «*on profanait la cité*». C'est ainsi qu'Aubagne nous accueillit sans histoire. La sécurité militaire nous suspectait et soulevait de vieux lièvres. Préventivement, le Lieutenant Selosse, officier de sécurité, avait opéré une fouille des paquetages et récupéré un véritable arsenal. Qu'en faire ? Le déclarer ? Que d'enquête ! Le jeter à la mer ? Elle rendait tout. On reconstruisait le monument ; on jeta l'arsenal dans le socle de béton, qui est vraiment du béton armé...

Enfin l'avenir de la Légion, par les commentaires sarcastiques ou apitoyés des médias, était un autre sujet d'énervement, tel ce journaliste qui avait photographié les quatre statues du monument, étendues sous la neige, dans un coin du quartier, et un journal titrait : «*Ainsi couchées dans leur linceul, elles symbolisent bien le cadavre de la Légion !*». A relever ces défis, cadres et légionnaires d'alors ont mis toute leur âme et toute leur conviction. Désenchantement mais pas découragement... On marqua des points. Le Lieutenant-colonel Fuhr en marqua un de taille : après avoir mené l'instruction à un rythme endiablé, le G.I. subissait l'inspection de l'inspecteur de l'infanterie. Le Général Ducourneau était sans indulgence. «*Bravo, me dit-il, ici c'est du vrai et du solide. J'en rendrai compte à Paris !*». Cette année-là, notre équipe de pentathlon nous ramena le trophée, grand vainqueur à toutes les épreuves et Marseille ne trouvait même plus d'adversaire à notre champion de boxe...

A Puits d'Auzon, propriété du S.M.O.L.E., privée



Les tombes du Général Rollet, du Prince Aage et du Légionnaire Zimmermann aujourd'hui à Puylobier



**Le monument aux Morts sous la neige... comme en 1962.
à la différence près que les 4 légionnaires sont debouts... comme la Légion !**

d'eau, s'affairait la compagnie d'intervention. Là où avaient échoué, à grands frais, des techniciens du forage, un légionnaire sourcier fit jaillir l'eau et la compagnie quadrupla la valeur du domaine, qui servit plus tard à construire La Malmousque.

A Aubagne, par-dessus tous les problèmes journaliers, la grande affaire était le prochain Camerone, celui du centenaire. On voulait naturellement qu'il soit très brillant et manifeste avec éclat que la Légion était bien vivante. Eriger «la boule», dégager et bitumer la place d'armes, encombrée de baraques, ravalier et décorer le château... Arfeux et les pionniers s'y acharnèrent sans ménager les efforts et ceux-ci ont été couronnés de succès, puisque tout était prêt pour le 30 avril 1963 et que tout est aujourd'hui tel qu'ils l'ont alors réalisé. Ce Camerone du centenaire répondit à tout ce qu'on souhaitait. La veille au soir, au théâtre de verdure de Gémenos,

Monsieur Messmer et Monsieur Deferre, au milieu d'une grande foule, assistaient à la veillée préparée, répétée, montée (avec quel soin par !) par Selosse.

Un disque la perpétue. Le spectacle mérita les plus vifs applaudissements et fit tomber bien des préjugés sur la Légion. La prise d'armes du 30 avril était présidée par le Général Ailleret, chef d'état-major des armées. Là aussi, grande foule et véritable enthousiasme à la fin du défilé. Ces dehors brillants, cet air de fête et de fierté recouvraient beaucoup

d'abnégation de la part des cadres et beaucoup de misères endurées en silence par les légionnaires et les chefs de famille, mais la balle n'était plus de notre côté.

Quand le Général Ailleret, sur le départ, me parla de l'«*incomparable disponibilité de la Légion...*» je compris que le message avait passé : nous étions une force disponible et non une image d'Epinal, et aujourd'hui, après Kolwezi, qui peut dire encore «une Légion pourquoi faire ?». La Légion toujours égale à elle-même, voilà ce qu'on peut retenir de cette période pénible. Dans l'adversité, comme dans le succès, la Légion ne déçoit pas parce qu'elle sait y mettre le prix. Il est bien juste que j'en rende témoignage aux officiers, sous-officiers et légionnaires de cette époque.

**Extrait de Képi Blanc N° 479
Avril 1988**

PROMENADE EN PLAINE DES JONCS

Bien avant de nous quitter il y a deux ans, en septembre 2010, notre camarade Maurice Carlier nous a légué ces quelques pages qu'il a lui-même titrées. Elles sont restées précieusement archivées dans un tiroir durant plusieurs années. Pourquoi si longtemps ? Qui sait pourquoi ?

L'heure est certainement venue de publier ce récit d'une opération de guerre que Maurice, qui est alors caporal, a vécue et décrite avec tant de brio et de détails alors affecté à la compagnie de commandement de la 13^{ème} Demi Brigade de la Légion Etrangère. Plus précisément, il se situe au tout début de son premier séjour en Indochine, entre le 25 avril 1949 et le 1er janvier 1950, date de sa nomination au grade de caporal chef.

Pour ne gêner personne et par tradition, nous avons tenu à dissimuler les noms propres. Mais que de souvenirs vont se réveiller chez nos anciens qui ont vécu semblables moments ! « N'est-ce pas Jacques, Alfred notre fameux porte-drapeau ou François et bien d'autres » ; ce témoignage de Maurice en leur honneur.

Le Président

Il faisait nuit noire lorsque je m'étais enfin endormi après m'être tourné et retourné sans cesse, nu comme un ver, sur la toile rugueuse de mon lit «picot», étouffant dans une chaleur d'étuve sous la moustiquaire. Plus tard, transi par le froid soudain qui survient peu après minuit, j'avais dû, inconsciemment, tirer sur moi la couverture pliée sous mes pieds. Hélas ! Alors que l'ami Orphée me berçait doucement dans ses bras, une grosse patte calleuse me secoue l'épaule sans ménagement et j'entends quelqu'un me croasser à l'oreille : «*Debout ! Allez debout ! C'est l'heure !*» A l'accent rocailleux je reconnais le Sergent S., natif de quelque part en Allemagne de l'Est. La lampe torche qu'il me braque sans pitié dans les yeux achève de me rappeler aux réalités de ce monde plein d'embêtements. Mettant pieds à terre, la langue pâteuse, je marmonne : «*Danke Gunter , ça va, mais la prochaine fois vas-y-mollo, hein !*» Lui alors, du ton pincé d'un oberleutnant de la defunte Wehrmacht : «*Stehen Sie auf, Sir Faulenzer aber dalli ! sonst kriegen Sie dix tours de cour mit den ganzen Harnisch auf dem Bouckel !*». Réponse : «*Raus von hier du Etappenschwein ! sonst deine dicke Nase wird bluten !*» Après cet échange d'aménités nous éclatons de rire. Günter est l'un de mes meilleurs camarades ; c'est notre façon à nous de plaisanter. Günter est reparti rassuré, consigne exécutée. Dans l'obscurité de ma minuscule «carrée» (2 x 3), au cadran lumineux de ma montre il est 3h30. Il ne faut pas traîner ! Ma loupiote à pétrole allumée, sans rien d'autre qu'un slip sur mon anatomie, j'entre grimaçant et frissonnant dans le treillis de combat. Le brusque contact de la toile raide et froide manque vraiment d'agrément ! Mais quoi ! il fera bien assez chaud dans un couple d'heures...Chausser les «rangers», boucler la ceinture cartouchière, endosser le sac «Bergham» (dedans : une boîte ration, un bidon de café froid de la veille et des bricoles jugées indispensables mais qui, au fond, ne le sont pas) : trois minutes chrono plus quinze secondes pour un coup de serviette mouillée sur le museau et, fusil à la bretelle, chapeau de brousse sur la caboche, je sors du baraquement à pas de loup, sioux sur le sentier de la guerre, pour ne pas réveiller les trois copains qui ronflent paisiblement dans leur petite piaule, de l'autre côté de la porte. J'aperçois, indistinctes dans les ténèbres encore épaisses d'avant l'aube, des silhouettes qui se dirigent hâtivement vers le lieu de rassemblement : l'aire du service auto où, en ce moment, le Lieutenant B. doit être en train de se démener comme un beau diable ! Jamais l'un de ces véhicules rescapés de la seconde Guerre mondiale : half-tracks, jeeps, camions 6x6 et 4x4 ne sont tombés en panne en cours de route. Sur le terrain, en opération, c'est plus qu'important, c'est vital. Mais pas de crainte ; on dit «*Bouchen*» c'est quelqu'un. En



Le départ en camion

«*langage*» légionnaire c'est un sacré compliment... Mais j'aperçois mon «*patron*», le Lieutenant G., chef du 2^{ème} Bureau à l'Etat Major de la 13 sortant du bâtiment où il a sa chambre à côté de celle du Colonel M. Je cours me présenter : «*Caporal G. à vos ordres mon Lieutenant*». Lui, du ton calme et affable habituel : «*Bien, on y va mon p'tit vieux ; tu montes dans ma jeep, derrière, tu ne seras pas seul*»...

A cette heure, dans le silence pesant que l'on dirait tomber de l'immensité de la voûte céleste, insondable et ténébreuse malgré d'innombrables étoiles scintillant comme un semis de diamants, on pourrait croire que tout le monde dort dans «*Arnaulville*». Hé bien non ! En plus de la quarantaine de gradés et de légionnaires désignés pour la «*promenade*» projetée, il y a tous ceux qui veillent sans bruit : au poste de police ; l'Officier de permanence et ses deux sous officiers adjoints ; les gardes sur les tours édifiées aux quatre angles du camp : d'autres encore dans les petits blockhaus en bordure de la grand route Saïgon Tay-Ninh ; les sentinelles mobiles à l'intérieur. Cela fait tout de même un certain nombre de militaires censés profiter des magnificences magiques d'une nuit d'Orient... J'allais oublier le «*cuistot*» qui, assisté de deux P.I.M., vient nous verser un jus chaud dans nos quarts en fer blanc...L'air du petit matin est divinement



Le L.C.M.. roi des fleuves d'Indochine !

frisquet et revigorant. Malheureusement, cela ne dura pas longtemps : dès que Phébus surgit à l'horizon, bien avant le milieu du jour le mercure du thermomètre atteint déjà les degrés caniculaires. En attendant, notre «*jus*» avalé en vitesse, nous grimpons dans les véhicules dont on entendait, depuis un moment, les moteurs tourner au ralenti... En principe, les départs en opération devraient, surtout de nuit, se faire aussi discrètement que possible. Mais peut-on empêcher les moteurs de faire du bruit, Les espions vietminh, très probablement planqués dans les hautes herbes des pâtures à buffles qui s'étendent aux alentours du camp et se perdent au loin dans la jungle, ont-ils déjà averti le Can-Bo responsable du secteur de ce qui se passe ici, Ils ont des procédés de transmissions primitifs mais pourtant bigrement efficaces. On a pu maintes fois s'en rendre compte, le «*téléphone Viêt*» existe tout comme le fameux téléphone arabe bien connu des blédards de l'Armée d'Afrique. En quoi consiste-t-il ? Partie en l'imitation de cris d'oiseaux et d'animaux et aussi, en campagne, par le battement du tambour de brousse selon une fréquence codifiée, une sorte de morse en somme...

Dans la jeep roulant en tête du petit convoi de trois 4x4, sont assis à l'avant bien sûr, le Lieutenant G., initiateur de l'opération, et Marcel son chauffeur. Marcel est de nationalité suisse tout autant que moi (ce qui crée des liens on s'en doute !). A l'arrière, quelque peu à l'étroit, le «*radio*» avec son poste, mon indigne personne et l'ami Than Dui qui, un «*cai-non*» tout neuf sur sa tête de vieux singe, vêtu d'un «*cai-quant*» de coton noir bien propre et d'une «*caiaò*» blanche fraîchement repassée, a l'air d'un bon grand-papa partant visiter sa famille au village voisin. En réalité, Than Dui est un prisonnier, un PIM, ayant quelques peccadilles sur le dos. Il était en charge du ravitaillement d'un repaire vietminh implanté en Plaine des Joncs où, précisément, nous allons nous rendre. De plus il devait informer ses



Une marine de «*pirates*» toujours là pour la Légion

chefs de tout ce qu'il pouvait glaner sur les faits et gestes des soldats «*phaps*» en fréquentant les bistrotts où ceux-ci viennent boire un verre et bavardent sans se méfier des oreilles ennemies qui vous écoutent... C'est pourtant lui qui, à vrai dire sur les instances pressantes du sous-lieutenant Lam, interprète adjoint au Lieutenant G., a fourni les renseignements motivant notre sortie d'aujourd'hui. En fait, ce ne sera qu'un coup de main à petit effectif, sans armement lourd, mais souvent plus payant, toutes proportions gardées, que bien des opérations déplaçant des régiments entiers. Le théâtre de l'action projetée se situe à l'ouest de l'agglomération Saïgon-Cholon, dans cette vaste portion du delta, essentiellement marécageuse, formée au cours d'innombrables millénaires des alluvions apportées par les eaux du Mékong, que l'on a nommé Plaine des Joncs. Elle est sillonnée de nombreux canaux qui débordent de leur lit à la saison des pluies et leur tracé incertain disparaît alors totalement de sa surface. Les pluies diluviennes tombant six mois durant de lourdes masses nuageuses apparemment inépuisables, la plaine des Joncs devient une sorte de mer intérieure, une immensité glauque ponctuée ça et



Un L.C.M. de la Marine Nationale en Indochine

là d'îlots verdoyants qui en émergent à peine. C'est un fantastique vivier de myriades d'animalcules et de protozoaires, dont l'amibe qui a valu à tant de soldats du Corps expéditionnaire, des semaines d'hôpital...

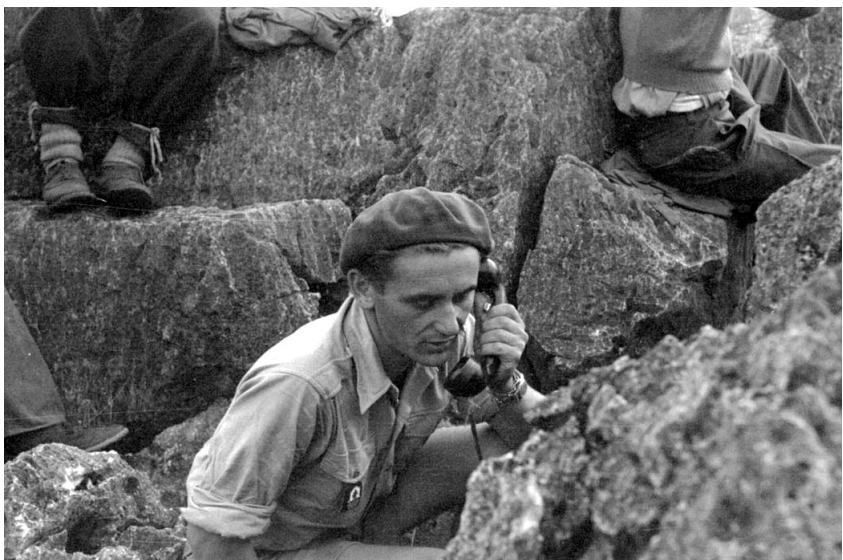
En route, notre petit convoi traverse plusieurs petits villages, d'abord Tan-Hiep où comme toujours, ne veille aucune sentinelle de sa garnison de supplétifs vietnamiens. Un jour, ou plutôt une nuit, ils auront sûrement des «pépins»... Puis, après avoir coupé la grand'route de Cholon, nous traversons Tan-Thoi-Nhi et Tan-Xuan. Aucune fumée ne s'élève au dessus des toitures de chaume : les « Nha-qués » ne sont pas encore levés pour se préparer le «premier riz»... Cahotant péniblement à la vitesse d'une tortue sur d'étroits chemins défoncés par des mines ou disparaissant sous une végétation exubérante toujours à la reconquête du terrain que l'homme lui enlève, nous n'avons parcouru tout au plus qu'une douzaine de kilomètres quand, tous feux éteints depuis cinq minutes, le Lieutenant G. fait signe à Marcel de stopper. Nous nous trouvons au bord d'un large canal, le Cau-An-Ha d'après la carte géo, au tracé sensiblement nord-sud.

Descendus en silence des véhicules, nous pouvons déjà constater à la faible clarté de l'aube naissante, que son eau jaunâtre, boueuse, charrie lentement des branchages, des paquets d'algues mortes, des cadavres de petits animaux qui flottent, gonflés comme des outres, et bien d'autres choses indéfinissables. De sa surface s'élève une brume ténue à l'odeur méphitique, émanation de tout ce qui pourrit et fermente dans ses profondeurs depuis des siècles. Mais sous cette latitude la clarté du jour croît rapidement et nous ne sommes pas venus là pour bayer aux corneilles. Les véhicules et dix légionnaires sous les ordres de l'adjudant K restent sur place pour les garder jusqu'à notre retour, nous nous dirigeons sans plus tarder vers une grande embarcation gris-fer ancrée à une cinquantaine de pas, vision insolite dans cet environnement évocateur de sombres légendes nordiques. Ainsi c'est donc à son bord que nous allons monter pour aller là où nous avons à faire... Cette bizarre grande barge, toute en tôle d'acier, s'appelle LCM me dit l'ami Marcel, ancien marsouin. Mais, soudainement, sa partie touchant le quai s'ouvre en grinçant devant nous et se rabat comme la gueule d'un monstre affamé. Perplexes, nous nous engageons sur cet avatar de pont-levis médiéval et entrons dans le ventre profond de Léviathan.



Au cours de la guerre d'Indochine, les opérations n'étaient pas toujours de tout repos...

Là, nous devons nous asseoir sur la plate-forme humide et froide. Les plus avisés s'adossent au bordage. Désagréable perspective : nous devons probablement rester dans cette position inconfortable durant toute la durée de la «croisière». Mais, après tout, la Légion ne nous a pas donné l'habitude du confort Pullman ! Pourtant je ne peux m'empêcher, in petto, de rouspéter en voyant Than le Pim assis à l'aise à l'arrière du bateau, plus dégagé, en compagnie de mon «patron» et discutant avec le maître d'équipage. Mais, bien sûr, il y a là une bonne raison : c'est lui qui montrera l'endroit où nous devons débarquer... Je remarque aussi que nos matelots ont l'air de braves garçons et pas bilieux pour une sapèque ! Mais qui devinerait sans le savoir, qu'ils sont de la Marine Nationale ? Leur tenue, si l'on peut dire, rappelle tout à fait les corsaires du «bon vieux temps» dont les exploits ont fait rêver tant d'adolescents (moi compris). Torse nu agrémenté de tatouages terrifiants et naïfs à la fois ; foulard de couleurs vives autour du cou ; short raccourci par des ciseaux abusifs pour tout vêtement ! Je suppose que,



Un radio de la 13 transmet les ordres !

tout de même, le fameux béret à pompon rouge se trouve quelque part sur le bateau ? Pour les jeunes du contingent «*La Royale*» offre l'aventure inespérée à ceux qu'attire la mer, la sérénité de ses horizons infinis où se perd le regard ; ses fureurs aussi, qui réveillent dans le corps et dans l'âme les énergies originelles étouffées par une civilisation stérilisée ; pour d'autres encore, las d'un quotidien mesquin, morne et sans chaleur, rêvent de pays exotiques où dans les ports, aux escales, les romans imaginés, les mystères fascinants de l'inconnu prendront le visage d'une jolie fille dont ils garderont longtemps l'image..., enfin, jusqu'à la prochaine occasion !... Ici, pourtant, pérégrinant sans guère de répit sur les canaux et les rivières de ces contrées insalubres, ils n'ont le plus souvent d'autre perspective que la jungle hostile entrevue par des trouées dans le rideau de la mangrove sombre et vénéneuse, dressée au long de leurs rives. Certes, rien de cela n'est bon au maintien du moral. Pourtant, chez ces jeunes compagnons d'un jour que le hasard nous a donné c'est évident : la légendaire camaraderie des marins les a sauvés de la «*déprime*». C'est là un point que nous légionnaires avons en commun avec eux.

Les Viêts, en plaine des Jones, se trouvent en sécurité à peu près absolue, à défaut pour les forces françaises d'avoir les moyens suffisants pour aller leur parler sérieusement du pays. Compte tenu de ses 8.000 km² de superficie, il faudrait une dizaine, au moins, d'engins nautiques comme celui-ci et une troupe spécialement entraînée à ce genre d'expédition. Profitant de cette carence, le Vietminh a pu y installer tranquillement, sur des élévations de terrain restant constamment au dessus du niveau des crues même en saison des pluies, ou encore sur des plates-formes juchées sur pilotis, des bases d'approvisionnement en vivres, armes et munitions pour ses partisans de passage, des infirmeries pour ses éclopés et des bureaux pour ses responsables de l'action révolutionnaire, les «*Can-Bô*», formés sur le modèle soviétique...

Cependant, notre gondole made in U.S.A. s'étant mise en route, nous glissons lentement, comme dans un rêve, entre deux paravents de palétuviers aux monstrueuses racines échasses dont les hautes cimes se rejoignent au-dessus de nos têtes. Le bourdonnement monotone des machines incite à la somnolence et la plupart d'entre nous ont choisi de roupiller. Tout, depuis le départ, paraît irréel, hors du temps, et je crois bien avoir, moi aussi, piqué un somme de temps en temps...

A un certain moment le bateau a dû bifurquer car nous sommes maintenant dans un chenal sinueux, plus étroit. La végétation a fortement décliné en



Un groupe de légionnaires de la 13 au cours d'une opération

hauteur et n'est plus qu'un fouillis de roseaux géants d'où s'élèvent, de ci delà, des touffes de bambous. A la pénombre de sous-bois qui régnait sous les palétuviers succède la clarté aveuglante du jour maintenant bien entamé. Alors chacun sort de son apathie et se dresse pour essayer de voir, par dessus la haute rambarde, le paysage qui apparaît, en vérité, étrange fascinant, inquiétant, comme si nous étions arrivés sur une autre planète. Mais tout de suite la voix forte du maître d'équipage rappelle à l'ordre les curieux : «*Gardez votre tête à l'abri du bastingage !*» Rechinant comme des gosses privés de dessert, mais disciplinés on obéit. Fort heureusement, car, soudain, la coque de fer résonne comme une cloche fêlée sous l'impact d'une rafale tirée d'une arme automatique. Les balles passent en sifflant méchamment à ras du bordage. Dans la seconde une mitrailleuse servie par l'un de nos corsaires juniors riposte au jugé, dans la direction présumée d'où sont partis les coups de feu. On ignore s'il fait mouche, mais en tout cas, en face, on a cessé le tir. Engourdis par l'inaction et la chaleur d'étuve que fait régner un soleil féroce, nous l'avons presque oublié : l'ennemi, invisible dans la densité de cette jungle aquatique, devait veiller, se tenant prêt à allumer au passage tout intrus malveillant ! Comme si rien ne s'était passé, notre croisière se poursuit. Selon un proverbe chinois : «*La piqûre d'un moustique n'empêche pas le buffle de galoper*». Par quelques tôles sur le toit, l'équipage, dont ces anicroches semblent être le lot quotidien a, sur l'arrière, renforcé la sécurité de ce qui paraît être une sorte de cambuse avec une devanture faite de quatre soliveaux et de cai-phon. Après le petit accrochage de tout à l'heure, je suis venu me rasseoir pas loin de là. Intrigué par l'écart répété du bout de toile de tente faisant portière, comme si, de là-dedans, un œil curieux nous épiait, je pus apercevoir, le temps d'un éclair, les jolis minois d'une petite congai et d'un jeune boy. Honni soit qui mal y pense ! Ils n'étaient là, sûrement que pour cuisiner de bons petits plats à ces messieurs et laver leur linge. Le soleil, maintenant à mi-course vers le zénith nous prodigue déjà son ardeur insupportable et le pont de fer devenu brûlant est de

plus en plus dur à nos fesses quand, enfin ! Nous arrivons au terminus. Le L.C.M., ou quel que soit son nom, manœuvre pour accoster, ensuite l'avant articulé s'ouvre et s'abaisse avec un grincement sinistre en direction de la berge herbue qui s'élève à peine au-dessus du niveau des eaux. Courbatus, flageolant sur nos guiboles engourdies, fusil au poing nous évacuons le bord et ... dégringolons les uns après les autres jusqu'à mi-cuisses dans la maudite grenouillère dans un concert de ploufs sonores et de jurons itou ! Glissades ! Culbutes ! Vigoureusement touillé par ce plongeon de trente bonshommes, le bournier putride remonté du fond jaillit en geyser nous aspergeant jusqu'aux yeux de fange mêlée d'algues gluantes. Nous voilà faits comme des rats d'égout ! Petite chance dans notre malchance : nous avons laissé les sacs à dos sur le bateau sans quoi c'était bien pire. Finalement, arrivés à grimper sur la berge malignement glissante, commence une laborieuse progression. Les pieds s'enfoncent dans une gadoue profonde et collante ; l'effort pour s'en arracher produit un bruit obscène et risible de succion. Là haut, au Walhalla, le général Cambronne doit se réjouir que son souvenir soit toujours si vivace ici-bas ! Mais tout en avançant ainsi, chacun de nous s'aperçoit bientôt que certaines petites bestioles se sont fidèlement attachées à sa personne, d'un peu trop près à dire vrai. Par dizaine, des sangsues se sont infiltrées sous nos treillis et sont en train de se gorger de notre sang ! Il faut nous en débarrasser au plus vite. Le gros Sergent chef D. transmet l'ordre du Lieutenant G. de faire halte. L'emplacement est bien dégagé ; des sentinelles de sécurité sont postées aux alentours. La séance peut commencer. Plusieurs vieux «briscards» en ont déjà fait l'expérience : c'est seulement en lui rôtiissant le croupion que la petite gourmande lâche prise le plus facilement et sans dommage pour sa victime. Quelques boîtes d'allumettes, mais aussi des paquets de cigarettes qui avaient été soigneusement préservés dans des sachets étanches y passent entièrement. Un vrai crève cœur pour tous ceux qui espéraient pouvoir «en griller une» à un moment favorable ! Il s'avère que bon nombre de ces sales bêtes se sont accrochées aux parties les plus intimes de notre anatomie. En conséquence, force est bien de baisser culotte. Alors, fesses à l'air, le reste aussi, certains mâles guerriers arborent la mine penaude du collégien mis au piquet à côté du tableau noir. Pourtant, malgré tout, le spectacle est tellement cocasse que tout le monde éclate d'un rire homérique et que fusent les plaisanteries les plus bouffonnes. Après ce moment de détente inattendu, «regonflés à bloc» nous repartons sur le sentier de la guerre...

Bien sûr, la situation ne s'y prête guère, mais un amoureux de la nature ne peut se défendre de jeter un

regard sur la flore environnante, d'une beauté singulière, au charme maléfique. Dans les creux, parmi des nappes de lentilles d'eau fleurissent des lotus roses ou jaunes ; sur le sol spongieux traînent de longs drageons parés de rosettes violettes ; de longues tiges rigides portent une unique feuille en forme de fer de lance, d'autres une aigrette plumeuse. On peut voir aussi, par endroit, des touffes de riz. Y avait-il ici, autrefois, des cultures de cette céréale, base de la nourriture des populations asiatiques? Malgré l'attrait envoûtant que peuvent inspirer ces lieux, ils apparaissent funestes comme la création d'une puissance infernale. Entre le firmament embrasé par un soleil meurtrier et ce sol de fange en putréfaction, l'air vibrant de chaleur semble lourd de maléfices. Les naturels du pays disent les marais domaine des «Macui», les génies du mal...

L'objectif de notre promenade matinale est un repaire vietminh où, selon les confidences de Than-le-pim, se trouvent des choses valant le déplacement. Il a tout intérêt à ne pas avoir raconté de «craques» le bonhomme ; car s'il dit vrai il sera libéré dès notre retour au camp. Il y aurait : «*beaucoup de fusils, beaucoup ganates, beaucoup yats*».

Alors que nous en sommes toujours à crapahuter dans la gadoue, effrayant quelques petits échassiers gris cendré qui s'envolent à tire d'aile avec des cris de crécelle. Il ne nous arrive rien d'autre que de glisser sur des bestioles visqueuses tapies dans les trous d'eau quand, soudain plusieurs coups de feu éclatent, pas très loin semble-t-il, mais à cause des buissons et des hautes herbes on ne voit rien. Ensuite, c'est de nouveau le silence de plomb pesant depuis des millénaires sur cette solitude que l'on pourrait croire déserte. Nous avons beau tendre l'oreille et scruter les environs autant qu'il est possible, pas de Viêts en vue. Nous pensons à un simulacre pour taire à leur chef une fuite sans combat, à moins que ce ne soit un signal d'avertissement. En tout cas c'est bon signe : s'ils se manifestent maintenant c'est que nous sommes proches du but. Du reste subitement



La Légion Etrangère en opération



Pour atteindre le village, il faut patauger le plus souvent.

surexcité tire le Lieutenant G. par la manche et s'écrie, tendant le bras : «*C'est ici vietminh monsieur Capitaine ! c'est ici !*» et il ajoute, à la stupéfaction profonde de ceux qui l'entendent : «*C'est vietminh xau-lam, moi beaucoup contang lui tous chèt*»...

Ainsi, bien que nous avons commencé à en douter, le bonhomme avait dit vrai : par-dessus un bouquet de bambous chlorotiques apparaissent les toitures de chaume de trois grandes «*cai-nha*». Franchissant encore une cinquantaine de mètres, nous sommes devant de solides constructions de planches que les dures intempéries du climat de mousson, les pluies diluviennes et la chaleur torride, ont quelque peu délabrées. De larges plaques de mousse vert de grisée leur font un camouflage idéal qui les rendent invisibles de loin. Promptement encerclées, fusils et F.M. braqués pour stopper net une éventuelle sortie kamikaze, le Sergent Lê lance, en langue vietnamienne, les sommations d'usage. Une fois, une deuxième fois, une troisième ... Mais personne ne répond, personne ne se montre. Les coups de feu entendus tout à l'heure étaient, sans aucun doute, destinés à donner l'alerte à nos oiseaux ! Ils ont donc eu le temps de filer se mettre à l'abri quelque part dans les environs. Il faudrait bien plus de temps que nous en disposons pour tenter de les retrouver. Plongés dans les marigots, invisibles sous le fouillis compact de la végétation aquatique, ils peuvent y demeurer longtemps sans bouger, respirant au moyen d'un tronçon creux de bambou, un bout dans la bouche, l'autre dépassant tout juste à la surface...

Le sergent chef D. ayant mis les légionnaires en place pour le cas d'un retour offensif des Viêts, tactique dont ils sont coutumiers pour surprendre certains de nos militaires trop sûrs de n'avoir plus rien à craindre, le lieutenant G. appelle deux de ses

«*petits vieux*» favoris : mon bon copain Gustav August et mon humble personne pour entrer avec lui, pour une inspection préalable, dans chaque baraquement. Nous n'y trouvons caché aucun de nos «*paroissiens*» et constatons qu'en se carapatant ils ont dû laisser tout en place. Mais la plus élémentaire prudence veut que l'on ne touche à rien sans précautions. N'importe quel objet peut avoir été piégé, ils ont pour cela une adresse diabolique. Trois jours plus tôt, au cours d'une perquisition à Gia-Dinh, au logis d'un important agent Viêt, par des supplétifs cambodgiens sous les ordres d'un sous-officier français, l'un d'eux voulant rafler avant les autres une grosse liasse de piastres bien en vue sur le dessus d'un panier de mangues, y a perdu un bras et les yeux : un fil la reliait à la goupille d'une grenade dissimulée sous les fruits...

La première baraque visitée est le magasin aux vivres et, en même temps la cuisine réfectoire de la garnison. Plein de riz à craquer, un énorme container en vannerie, véritable chef-d'œuvre artisanal, occupe au centre plus de moitié de l'espace et, alignées le long de toute une paroi, de grosses jarres d'un mètre de haut (comme on en trouve dans tous les villages) sont emplies de languettes de viande fumée, complètement déshydratée, dure comme du cuir. C'est, avec du riz cuit à l'eau, roulé en boudin dans une pièce de toile, la nourriture ordinaire du Binh-Si en campagne. Il y a aussi des piles de boîtes de conserves de fabrication française : haricots verts, carottes, thon à l'huile et même marmelade ! Ailleurs deux cageots de germes de soja, un corbillon de feuilles de menthe et, bien sûr, quelques flacons de l'indispensable «*nuoc-mam*». Dans un coin un entassement de grands sacs contenant du charbon de bois ; des sacs marqués «*Buu-Dien*» ! Voilà, qui indique des complicités dans les bureaux de poste de Saïgon-Cholon. Nous emporterons ces sacs, vidés, pour les remettre à la police vietnamienne à fin d'enquête... sans guère d'illusion ! Nous voyons aussi un rustique fourneau en terre à brique où pétillent des braises incandescentes et, sur une table basse, huit bols à demi pleins de riz encore chaud. Cela et des baguettes poissées de sauce au piment jetés en vrac, témoigne de la hâte des lascars à déguerpir.

La deuxième baraque est la chambrée de la petite garnison. Elle sert aussi, sans doute, aux partisans de passage car nous comptons une vingtaine de couchettes, assez semblables à nos lits Picot, en tas les unes sur les autres. Puis, dans un coin séparé par des panneaux de «*cai-phen*», sur un établi recouvert d'une toile cirée blanche, sont disposés des éléments de matériel médical et chirurgical : bistouris, seringues de Pravaz, pansements, coton hydrophile, alcool à 90°, mercurochrome, précelles pour

l'extraction des balles et éclats de grenade, des boîtes de médicaments dont le précieux sulfamide. N'étant délivré que sur prescription médicale, cela suppose, encore une fois, la collusion de médecins ou de pharmaciens... pas forcément autochtones. Nous emporterons ces médicaments ; peut-être pourront-ils nous mettre sur la voie de leur provenance. Cette base de ravitaillement est donc aussi un relais et, à l'occasion, une infirmerie pour les malades et les blessés.

C'est dans la troisième baraque, la dernière, que l'on découvre le plus intéressant : une vingtaine de fusils Mas 36, autant de F.M. de fabrication soviétique dits à «*camemberts*», quelques «*moukalas*» japonais en mauvais état des caisses de munitions et de grenades de diverses provenance. Et ce n'est pas tout ! Nous nous trouvons au P.C. du Can Bo, le responsable politique de ces lieux et d'un secteur environnant. Sur un bureau qui ne vaudrait pas un clou au marché aux puces, trône une antique Underwood, sur un côté est érigée une haute pile de feuilles de papier jaunâtre et grenu, fortement abîmé par l'humidité ambiante, sur lequel le bonhomme tape ses comptes-rendus. Des papalards pareils à ceux de tous ses homologues, prolixes, emphatiques et puants de servilité pour une hiérarchie soupçonneuse et vorace d'autocritique «*spontanée*». Gare à qui ne se reconnaît pas une faiblesse, une erreur, une tendance à corriger : ce ne serait pas dans la «*ligne marxiste-léniniste*». Les bureaux de renseignements militaires sont friands de ces documents...quand on peut en trouver ! On y trouve très souvent de précieuses indications sur les

activités opérationnelles et les réseaux clandestins du Vietminh. C'est ce que recherche précisément le Lieutenant G. en ce moment. Malheureusement, nous avons beau fouiller soigneusement les lieux, «*notre*» Can-bô n'a rien laissé de tel en partant : il y allait de sa tête : ladite hiérarchie n'hésitant pas à appliquer une sanction «*définitive en cas de manquement de ce genre...*»

On dit que la curiosité est un vilain défaut, mais elle réserve parfois de bonnes surprises : l'ami Gustav dégote, dissimulées sous le lit du Can-Bô, couvert d'une moustiquaire tombant jusqu'à terre, une douzaine de bouteilles. Des bouteilles, oui, mais d'apéritifs ! Quatre de Martini, cinq de Dubonnet, le reste de Pernod ; la «*réserve du Chef*» ? ...En tout cas cet ennemi rabique de la France apprécie diablement ce genre de produit que l'on fabrique ! Trois de ces bouteilles sont plus que largement entamées ! Ah ! Si l'oncle Ho savait ça ! Quel honteux oubli des vertus communistes prônées par le «*sage éclairé*» guide de la révolution populaire, démocratique, marxiste-léniniste, égalitaire, tout et tout ! Avec l'accord du lieutenant Garder, toutes les bouteilles, même celles entamées, seront le butin commun de l'expédition. Au retour on chantera sur notre bizarre bateau !

Pendant tout ce temps là et alors que nous avons terminé nos investigations, notre Can-Bô et ses petits soldats ne s'étant toujours pas manifesté, l'ordre de regroupement est donné et l'on se prépare rapidement



Nettoyage d'un village au cours d'une opération



Les engins amphibies de la Légion : crabes et alligators.

à partir, tous chargés comme des bourricots des fusils Mas saisis et ... de «prises» individuelles. Nous mangerons plus tard, arrivés au camp.

Grand dommage de ne pouvoir emporter la tonne de paddy entreposée ici. Les pauvres gens qui, par milliers, ont fui le Tonkin en proie au terrorisme des «libérateurs de la tyrannie française», en auraient bien besoin. En attendant des jours meilleurs (mais y en aura-t-il ?), ils vivent, ou plutôt tentent de survivre à une misère atroce, dans les faubourgs de Cholon et de Saïgon qui fut, il n'y a pas si longtemps, l'opulent «petit Paris» de l'Indochine. Quelques centaines d'entre eux, les plus chanceux et si l'on peu dire, sont abrités dans des marabouts, vastes tentes installées par l'armée française sur les quais des arroyos traversant la partie sud de Cholon. Mais des centaines d'autres, des milliers peut-être, restent sans abri et, par tous les temps, couchent dans leurs guenilles à même le pavé souillé de détritiques et d'excréments des rues les plus obscures, les plus désertes, la nuit venue. C'est, tard dans la soirée, passant par l'interminable rue Paul Blanchy (elle traverse Saïgon de bout en bout) pour regagner l'endroit, derrière le théâtre municipal, où se trouve le camion ramenant les permissionnaires de minuit à «Arnaultville» que j'eus, dans cette voie étroite, à peine éclairée par de rares et anémiques lanternes, la révélation de leur tragique destin. Tout comme dans d'autres lieux semblables, ils meurent ici discrètement, anonymement ; pas de cercueil ; pas de cortège pour les suivre jusqu'à la dernière demeure ; pas de bâtonnets d'encens pour honorer l'âme qui s'en va ; pas de pleurs non plus, les yeux n'ont plus de larmes d'en avoir trop versées... Mais où disparaissent les cadavres, Sans doute dans ces arroyos infestés des avalanches d'immondices secrétées par la cité surpeuplée... Mais qui parlera jamais de cette effroyable et silencieuse tragédie ? Il

faudra pourtant bien que l'histoire, celle avec un grand H, en tienne compte un jour et en dénonce là aussi, les auteurs...

Perdu un bon moment dans ces tristes réflexions, je prends conscience que l'on s'apprête au départ. Mais avant de quitter le sinistre paradis vermoulu de la petite bande de zéloteurs du barbichu «éclairé», il restait encore quelque chose comme le «couronnement de l'expédition». De fait, le lieutenant G. appelle le caporal Ge., plus simplement surnommé Bombino parce qu'ayant servi trois ou quatre mois au détachement de génie

légion cantonné à Chi-Hoa... En prévision de la chose il a dû se coltiner jusqu'ici une demi-douzaine de grosses cartouches de TNT, de celles que l'on emploie pour faire sauter un pont plus quelques cordeaux d'allumage. Gonflé d'importance, Bombino figé dans un spectaculaire garde-à-vous (plus tard il pourra raconter aux copains «c'est moi qui, c'est moi que ...» reçoit l'ordre de «faire sauter tout le bazar». Illico, avec l'aide de ses trois «freunde» qu'il a désigné d'office, il part installer dans chacune des baraques les charges explosives et, pas bête, entasse par-dessus, toutes les grenades récupérées au P.C. de notre «Can-Bô» en fuite. Puis les cordeaux sont tirés à l'extérieur sur une longueur d'environ cinquante mètres. Alors, avant qu'ils ne soient allumés, les mauvais plaisants que nous sommes détalent «mau-lam, mau-lam !» Than-le-Pim qui a compris de quoi il retourne n'est pas le dernier !

Ralenti par la maudite gadouille traîtresse qui provoque une série de gadins, à peine avons-nous parcouru une centaine de mètres qu'une formidable déflagration retentit, assourdissante dans le silence sépulcral régnant sur l'immense lagune. Tout le groupe, comme un seul homme, s'arrête pour contempler, hurlant de joie, le fantastique spectacle des hautes gerbes de flammes écarlates que l'on croirait vivantes, se mouvant comme les tentacules d'une pieuvre et les tourbillons de fumées noires mêlée de débris de toutes qui montent très haut dans le ciel aveuglant de soleil. Feu d'artifice dans la plaine des joncs !

Puisse le vent porter aux oreilles d'Ho-Chi-Minh l'écho de ce salut à notre façon !

Maurice Carlier

LE 13 JUILLET DANS LES JARDINS DU SÉNAT



Les Anciens



Les Anciens (hautes autorités)



Les Anciens (détail)



Le serment



Je suis...



... un képi blanc !

ANECDOTE

Cette lettre de faire-part parue en 1892 marque de manière cocasse la fin de la campagne du Dahomay, menée, entre autre, par la Légion Etrangère sous les ordres du Général Dodds



Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement de

S. M. BEHANZIN, dit BEC-EN-ZINC

Bey d'ABOMEY (Tarara-Boum-de-ay!)

décédé, pour longtemps, à la suite d'une friction trop prolongée, à lui administrée par le colonel Dodds, assisté de ses aides de l'infanterie de marine et de la légion étrangère;

Qui se feront demain matin, au lever du soleil.

ON SE RÉUNIRA A LA MAISON MORTUAIRE

(Plaine d'Abomey, 3^e Case à gauche. — *Il y a un bananier devant la porte.*)

De Profundis.



De la part des Négrios, Rococos, qui regrettent les flingôts fournis par les Pruscots; des Amazones, forcées d'accepter un engagement au « Pôle Nord » pour se rafraîchir les idées; des Eleveurs de noix de coco, Marchands de griots et autres Moricauds, qui vont se faire placiens en savons du Congo.

Après la Cérémonie: CASSE-CROUTE COLONIAL

Olives de fusil Lebel. — Bombes... à la mélinite.

Radis noirs. — Raie au beurre noir. — Café noir (*en signe de deuil*).

Requiescat in Pace.

AIR CONNU: Mine' qu'on rigol'ra dans la ru-u-e!...

En cas d'oubli, prière d'en faire part aux amis.